

Les taureaux sacrés de nos ancêtres



DR

Héritage archéologique oblige, la Fondation Gianadda associe cet été à Martigny les taureaux sacrés vénérés par nos ancêtres (comme cet animal tricorne) et ceux qui ont inspiré Pablo Picasso deux millénaires plus tard (ci-dessus)

Sacrifiés par les uns, exécutés et châtrés à la place des autres et parfois poursuivis par les dieux : les taureaux ont souvent versé leur sang à cause des religions antiques. Plongée dans ces croyances colorées à l'occasion de l'exposition «Picasso sous le soleil de Mithra».



Durant l'Antiquité, mieux valait ne pas naître bovidé. Les Romains sacrifiaient régulièrement des taureaux à coups de hache, les druides gaulois les égorgeaient sous l'arbre à gui et le dieu Mithra régénérât la nature en l'arrosant avec leur sang. Quant aux adorateurs de la cruelle Cybèle, ils transperçaient la poitrine de l'animal et le châtraient en lieu et place de son prêtre latin. Les taureaux menaient donc une vie dangereuse, y compris sous nos latitudes helvètes où tous ces cultes tauroboles ont été célébrés, comme le rappelle opportunément l'exposition «Picasso sous le soleil de Mithra», organisée dès le 29 juin à la Fondation Pierre Gianadda, à Martigny.

Symbole de fécondité

L'exposition rassemble mufle à mufle le Minotaure légendaire de Grèce avant d'être recyclé par Picasso, le dieu perse Mithra (dont on a trouvé un temple non loin du musée martignerain) et le célèbre taureau tricorne gaulois dont un magnifique bronze est également exposé chez Gianadda.

A fait, pourquoi l'animal fascinait-il à ce point nos ancêtres? Quand ses cornes ne sont pas associées à la Lune, «l'animal représente la force, la puissance et la fécondité dans la plupart des civilisations antiques. Outre les exemples déjà cités, on le retrouve encore au Proche-Orient, à Persépolis, en Egypte sous les traits





Daniel Paunier, professeur d'archéologie gallo-romaine à l'Université de Lausanne



Dans la religion romaine, le taureau constitue un sacrifice de choix dont la viande est partagée avec les dieux

d'Apis», rappelle Daniel Paunier, professeur d'archéologie gallo-romaine à l'Université de Lausanne.

«Il s'agit d'une bête très présente, qui est également utilisée dans les arènes, que ce soit contre des gladiateurs, ou, plus pacifiquement en Crète où l'on voit des gymnastes, sortes de toréadors pacifiques, faire des acrobaties en prenant appui sur les cornes de l'animal.»

Tué et partagé avec les dieux

Reste que le rôle principal du taureau consiste à être sacrifié sur les autels que les hommes ont respectueusement élevés à leurs dieux. «Le plus souvent, l'animal est abattu et on le partage dans un rite de commensalité entre les hommes et les dieux. Ce repas conforte la soumission de l'homme à l'ordre divin, mais il con-

forte aussi la communauté humaine», explique l'archéologue lausannois.

Une exception, toutefois, à ce rôle de victime réservé au taureau : la figure du Minotaure, mi-homme mi-bête, qui était considéré comme un monstre de bestialité parce qu'il réclamait son tribut de chair humaine. A cet égard, «il est surprenant de noter que le symbole du Minotaure a été réhabilité au XX^e siècle par les surréalistes, qui en font le symbole d'un monde torturé. Là, ce n'est plus un monstre en tant que tel, mais l'image d'une réalité. L'interprétation change avec le temps.» Mais la fascination, elle, perdure.

Jocelyn Rochat



Minotaure, Buveur et Femmes. 1933

→ p. 38



DR

MYTHIQUE MINOTAURE

Le Minotaure, version Picasso



rinthe (imaginé par le même Dédale). C'est là que Minos lui livre son tribut de chair humaine, jusqu'à ce que Thésée le tue avant d'échapper au piège grâce au fil d'Ariane.

Erreur théologique

«Le Minotaure doit sa naissance à une erreur non pas génétique, mais théologique, suite à un acte d'impiété par l'absence du sacrifice promis. Il s'agit là d'un ressort classique qui revient dans plusieurs intrigues mythologiques», observe le professeur de grec à l'UNIL Claude Calame.

Comment interpréter cette histoire? «Le plus souvent par une lecture initiatique, répond Claude Calame. Il s'agit de la mort symbolique à laquelle sont soumis les jeunes Athéniens pour passer à l'âge adulte. Dans un deuxième temps, l'histoire de Thésée (qui part d'Athènes pour vaincre le symbole du pouvoir crétois) a été interprétée par les Athéniens comme la justification de leur politique d'expansion en mer Egée.»

J.R.

POUR EN SAVOIR PLUS :
Claude Calame, «Thésée et l'imaginaire athénien, légende et culte en Grèce ancienne», Payot, 1996.



Contrairement au taureau tri-corne gaulois, le Minotaure n'a jamais fait l'objet d'un culte, même si cette créature au corps humain et à la tête de taureau apparaît dans un contexte religieux. Son mythe débute par un oubli : le roi de Crète Minos ne sacrifie pas à Poséidon le taureau, symbole de son pouvoir, que lui avait offert le dieu. Fâché, Poséidon déchaîne alors une folle passion chez la reine Pasiphaé qui se dissimule dans une vache en bois (conçue par Dédale) pour avoir une «liaison» avec le taureau. C'est ainsi que naît un monstre, le Minotaure, vite enfermé dans le laby-

Cybèle : le taureau châtré à la place de l'homme

Cybèle

Le taureau joue un rôle-clé dans ce culte que Rome, mais aussi la Suisse romanisée rendaient à Cybèle, la déesse aux lions et Mère des dieux. Ces pratiques originaires de Phrygie (l'Anatolie actuelle) constituent le plus terrible et le plus ancien culte oriental introduit à Rome.

«Cybèle entre officiellement dans la capitale en 205 avant J.-C., à la demande du Sénat qui cherche à mettre fin à la guerre entre Rome et Carthage. Comme le Père des dieux, Jupiter Capitolin, n'avait pas suffisamment répondu aux attentes des hommes, ceux-ci ont décidé de se tourner vers la Mère des dieux», sourit Daniel Paunier. Cybèle aura dès lors son temple sur le Palatin, à côté de la hutte traditionnellement habitée par Romulus.

Le mythe

Plusieurs légendes, plus sanglantes les unes que les autres, racontent l'histoire de cette déesse à la jalousie dangereuse. Selon l'une d'entre elles,

Cybèle recueille un enfant nommé Attis sur les bords de la rivière Gallos (d'où le nom de Galles attribué à ses prêtres).

Après avoir élevé l'enfant, elle en tombe amoureuse et ne supporte pas qu'il jette un regard intéressé sur une jolie nymphe. Pour le punir,

Le dieu Attis dans un costume qui laisse apparaître ses parties génitales qui n'ont pas (toutes) été sacrifiées à Cybèle



La sanglante déesse Cybèle

Un galle, prêtre de Cybèle



Cybèle frappe donc Attis de folie et ce dernier s'émascule avec un silex au pied d'un pin.

Attis meurt de ses blessures, mais Cybèle, soudain calmée, ramène le jeune homme à la vie, lequel devient ainsi symbole de la mort et

du retour à la vie.

Le rite (I)

Largement inspiré par ce mythe, le culte de Cybèle était rythmé par de grandes fêtes à Rome, qui débutaient en mars. Tout démarre le 15, avec la procession des canophores, les porteurs de roseaux qui rappellent les bords du fleuve où l'enfant Attis a été recueilli. S'ensuit une



Rheinisches Landesmuseum, Trèves



◀ Motif sur lampe qui montre un prêtre (à gauche) offrant ses testicules à la déesse Cybèle

deuxième procession le 29 mars. Cette fois, ce sont des dendrophores (les porteurs d'arbres) qui défilent et portent un pin (souvenir de l'émasculat d'Attis) dans le temple de Cybèle.

Entre-temps, on a célébré une journée de deuil le 23 mars, et une journée du sang le 24 mars. «C'est à cette occasion que les prêtres se frappent, se lacèrent les chairs et font couler leur sang qu'ils offrent à la divinité, raconte Daniel Paunier. Il y avait des danses et de la musique, avant que, dans un moment d'extase, les futurs prêtres s'émasculent avec un silex et offrent leurs testicules à Cybèle, devenant ainsi des Attis.»

Le rite (II)

Si Rome a importé ce culte exotique et a toléré les excès des adeptes de ces cérémonies sanglantes, elle l'a tout de même adapté à ses us et coutumes. A la tête du clergé de Cybèle trônait donc

l'archigalle, un magistrat romain qui, lui, préservait sa virilité. «A charge pour une victime de substitution de prendre sa

place, explique le professeur d'archéologie lausannois. Cette victime, c'est encore un taureau qui joue ici un rôle très différent de celui qui lui est attribué dans la religion romaine ou dans le culte de Mithra.»

Si l'archigalle échappait à la castration, ce n'était qu'au terme d'une cérémonie aussi sanglante que le culte traditionnellement rendu à Cybèle. L'archigalle commence par s'installer dans une fosse recouverte par des planches et des poutres disjointes, avant que l'on égorge un taureau au-dessus de cet édifice, de manière à ce que le sang gicle au maximum et inonde le prêtre. Ce dernier s'identifie alors à la victime et sort purifié, mais visqueux, de sa fosse. Pour que la substitution soit complète, on arrache les testicules du taureau et on les offre à la divinité.

La cérémonie était fréquente, si l'on en croit les nombreux autels tauroboliques élevés à cette occasion et retrouvés en Gaule, notamment à Lyon.

En Suisse

Parce qu'il est mort et ressuscité, Attis est représenté sur de nombreux tombeaux, y compris en Suisse romande. «Un exemplaire figure sur le mausolée d'Avenches, en Chaplix, et l'on trouve une autre statue funéraire d'Attis affublé de son bonnet phrygien à Nyon», énumère Daniel Paunier, qui

précise aussitôt que cette double présence ne suffit pas à prouver l'existence d'un culte à Cybèle sous nos latitudes.

Cette preuve, il vaut mieux la chercher dans une dédicace «A la grande Mère» retrouvée à Sion en 1843. L'indication est confirmée par une autre stèle découverte à Amsoldingen dans le canton de Berne (mais qui vient probablement d'Avenches). On y apprend l'existence d'un certain «Severius Commodatus, dendrophores augustalis». «S'il y a eu un dendrophore à Avenches, cela veut dire que le culte y a été célébré», conclut l'archéologue lausannois.

Les textes

«Un fanatique qui se rend propice la Mère des dieux en se taillant les bras (...) Cet autre dédie ses parties génitales qu'il a tranchées pour apaiser la puissance divine en se mutilant le sexe. Eunuque, il offre à la déesse un présent infamant et la repaît du sang qui s'en écoule.»

Prudence, «Péristephanon», 10, 1061 ss.

«Tel s'ampute les parties viriles, tel autre se taillade les bras. Peut-on craindre les dieux quand on se concilie leurs faveurs de la sorte?»

Sénèque, cité par saint Augustin, «La cité des dieux», 6, 10.

J.R.



◀ Ce monument trouvé à Lyon célébrait le souvenir d'un taurobole, cérémonie impliquant le sacrifice d'un taureau

Sacrifié par Mithra, le dieu franc-maçon de l'Antiquité

Mithra

Comme dans la religion gallo-romaine traditionnelle, le culte de Mithra (divinité originaire de l'Iran actuel dont la célébration a été transformée en culte à mystères par les pirates ciliciens avant d'arriver à Rome vers 100 après J.-C.) connaît le sacrifice du taureau. La similitude s'arrête là : «Le taureau mithriaque n'est pas sacrifié par les hommes pour être partagé avec les dieux lors d'un repas. Il est sacrifié par le dieu lui-même parce qu'il symbolise la nature indomptable, pourtant domptée par Mithra», rappelle Daniel Paunier. Cet exploit paraissait suffisamment important pour qu'il soit célébré par des initiés dans des caves obscures appelées mithrea (au pluriel) ou mithraeum, autant d'édifices souterrains qui ont essaimé jusque sous nos latitudes.

Le mythe

Culte secret réservé à des initiés, le mithriacisme n'a laissé aucune «Bible» derrière lui. On peut cependant recons-



avant que le dieu ne le soumette et ne le tue dans une scène dramatique, explique Daniel Paunier. Le sacrifice a des effets positifs : le sang du taureau frappé au cœur contient des éléments vivifiants. Il coule sur ses flancs et régénère la nature qui reprend vie à son contact.»

Autour de cette scène printanière, plusieurs animaux s'agitent. Un chien et un serpent lèchent le sang, et un scorpion (symbole du mal selon certains) pince les testicules de l'animal, peut-être pour s'approprier son sperme.

tituer ses mystères fondateurs à partir des nombreuses images – sortes de bandes dessinées avant l'heure – qui illustraient les mithrea.

Les principaux épisodes de la vie du dieu, de son jaillissement en armes d'une pierre fondatrice, jusqu'au sacrifice final du taureau, y sont représentés de manière récurrente. On peut encore lire sur ces statues la rivalité du dieu avec le soleil. «Elle incite Mithra à poursuivre un taureau qui résiste

Le rite

Il tient, pour l'essentiel, à des révélations initiatiques (qui ont valu au mithriacisme l'étiquette de franc-maçonnerie de l'Antiquité) et à un repas pris à la lumière des torches. Un petit groupe d'adeptes en costumes – ils correspondaient aux sept grades initiatiques (corbeau, fiancé, soldat, lion, perse, coureur du soleil et enfin père) – y consomment l'eau et le pain consacrés.

Cène centrale du culte de Mithra où le dieu perse sacrifie un taureau pour régénérer la nature



DR



À l'intérieur de ce temple de Mithra, retrouvé sous la Basilique Saint-Clément, à Rome, les croyants se couchaient sur les bancs de pierre (à droite et à gauche de l'image) le temps d'un repas

Si le taureau joue un rôle central dans cette religion, il ne figure pas systématiquement au menu des festins mithriaques. «Les fouilles nous montrent que l'on y mangeait parfois du bœuf, mais surtout de la volaille, du coq ou du porc», précise Daniel Paunier.

Notons enfin que ce repas entre les mystes et Mithra comporte des similitudes troublantes avec la Cène célébrée par les disciples, puis par les chrétiens en souvenir de Jésus. Les ressem-

blances étaient telles que les chrétiens qui ont entendu parler des cérémonies mithriaques entre 100 et 250 après J.-C., s'indignaient de «ces imitations diaboliques».

En Suisse

On ne connaît que deux temples dédiés à Mithra, tous deux découverts ces dernières années. Le mithraeum

dans le monde romain», apprécie l'archéologue lausannois. En règle générale, ces lieux de culte sont plutôt installés dans des villes situées sur des grands axes de communication, comme c'est le cas à Martigny et, un peu plus loin, à Aoste.

«A part les sanctuaires d'Orbe et de Martigny attestés par l'archéologie, on trouve quelques rares indications relatives à la présence du dieu en Suisse, soit par des inscriptions, soit par des fragments de tauromachie», précise Daniel Paunier. Il y a deux autels à Augst et deux autres dédiés au «Deo Invicto» à Genève et à Baden. «Deo Invicto, le dieu invaincu, c'est précisément Mithra, observe l'archéologue. En revanche, l'attribution est plus délicate quand l'autel découvert est dédié au «Sole Invicto», comme c'est le cas à Nyon. Là, on peut penser à Mithra (qui a été assimilé au soleil) comme à Hélios, le dieu soleil.»

Le texte

«Et tu nous as sauvés en répandant le sang éternel.»

Vers retrouvé dans le mithraeum de Santa Prisca, à Rome

J.R.

DR



Cette «bande dessinée» retrouvée à Nida-Heddernheim nous raconte la religion mithriaque. Elle montre (en haut) les différents grades et costumes initiatiques, la naissance du dieu qui jaillit armé d'une pierre (à droite), le sacrifice du taureau (à gauche et au centre) et la rivalité entre Mithra et le soleil (en bas)

Le taureau tricorne des Gaulois



La tête de taureau tricorne retrouvée à Martigny

Le taureau tricorne

A la différence des autres taureaux adorés dans l'Antiquité, le taureau gaulois a pour particularité d'être représenté avec trois cornes. Pourquoi trois? «Multipliés par la triade sacrée, les symboles de force et la capacité reproductrice de cet animal s'en trouvent renforcés», explique le professeur Daniel Paunier.

Sa présence en Gaule est importante, si l'on en juge par le grand nombre de statues ou statuettes de ce genre retrouvées en Suisse et en France, et qui témoignent d'un culte rendu à cet animal.

Le rite

Peuple de tradition orale, surtout lorsqu'il s'agissait de transmettre l'enseignement des druides, les Gaulois n'ont laissé aucun document susceptible de nous éclairer sur leurs croyances. L'étude de leurs statuettes sacrées montre cependant qu'ils pratiquaient le

culte des animaux et qu'ils en sacrifiaient souvent. «Certaines espèces comme le sanglier, le cerf, le corbeau ou le serpent sont honorées en tant que telles, explique Daniel Paunier. Elles symbolisent généralement la puissance. Le corbeau est l'oiseau de guerre, le serpent représente les divinités chtoniennes et le taureau est garant de la fertilité et de la force.»

Les Gaulois vénèrent encore des divinités mi-hommes mi-animaux comme Cernunnos, un dieu qui a des cornes de cerf, ou la déesse aux chevaux Epona.

Le mythe

«Nous pouvons reconstituer un petit élément de mythe gaulois grâce au pilier des Nautes, un vestige retrouvé à Paris», raconte Daniel Paunier. Cette colonne doit son nom à la corporation de bacheliers de la Seine qui l'avait décorée en associant des divinités gauloises et romaines. «Parmi elles, il y a un «Tarvos Trigaranos», le taureau aux trois grues. L'expression des oiseaux semble montrer qu'ils tentent de prévenir le bovidé d'un danger.» Mais lequel? Le seul péril qui pointe à l'horizon a la forme massive d'Esus, un autre dieu gaulois occupé à abattre des arbres non loin de là. Faut-il en déduire que sa hache menace Tarvos? Qu'il pourrait bien finir sacrifié sous un chêne s'il ne prend pas ses jambes à son cou? La question reste malheureusement sans réponse.

En Suisse

Le culte du taureau par les Gaulois romanisés, ou Gallo-Romains, est notamment attesté par le célèbre taureau tricorne de Martigny. «Cette pièce

Reconstitution de la statue, telle que nos ancêtres la découvraient à Octodure



Musée national suisse, Zurich

magnifique a été retrouvée dans la basilique romaine. Elle date des I^{er} et II^e siècles après J.-C. et trônait en bonne place dans la ville», observe Daniel Paunier.

A l'époque, la basilique est un bâtiment civil où siègent les tribunaux et où l'on signe des contrats. Cet édifice contenait encore un petit sanctuaire dédié aux divinités d'où provient probablement le taureau. L'animal était-il la divinité protectrice de la ville? Haussement d'épaules et sourire de l'archéologue lausannois qui ajoute: «D'après les spécialistes, ce taureau serait de la race d'Hérens, mais bon...»

Le texte

«Les druides (...) considèrent que rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre sur lequel il pousse (...) Honorant la lune par un terme signifiant «qui guérit toutes choses», ils préparent au pied de l'arbre un sacrifice rituel et un banquet et amènent deux taureaux blancs, dont les cornes sont attachées ensemble (...) (Après la cueillette) on immole les victimes en priant le dieu (...) Ils pensent que la boisson tirée de la plante donne la fécondité à tout animal stérile, qu'il est un remède contre tous les poisons.»

Plinie l'Ancien, «Histoire naturelle», XVI, 95.

J.R.



Les druides, vus par Hubert von Herkomer en 1846